

J'avouerai cependant que je fus plusieurs fois arraché de ma rêverie par les divers incidents inévitables à chaque relai, principalement par la causerie vraiment érudite de notre conducteur qui me fit l'effet d'avoir plutôt fréquenté des académiciens que des postillons. A plusieurs reprises, il me cita des vers du Dante, du Tasse et de l'Arioste. Ce n'était pas la dernière fois que je devais admirer ce culte que les Italiens ont toujours professé pour leurs grands poètes. Comme toutes ces citations étaient entrelardées d'histoires de voleurs fameux, à chaque instant nous nous attendions à voir sortir de quelque taillis des hommes armés avec le costume traditionnel de l'emploi : chapeau pointu à petits rebords et à haute forme avec des banderolles croisées sur son pourtour, gilet et veste en velours couverts de broderie en or, culotte courte retenue par de grandes guêtres, le tout accompagné d'une escopette reluisante au soleil et d'un long stylet. En dépit de notre bonne envie de faire quelque rencontre, il n'en fut rien. Nous arrivâmes à Rome avec le déplaisir de ne pouvoir enrichir nos notes de voyage, d'un de ces épisodes qui donnent un si piquant assaisonnement aux récits d'un pèlerin. Comme compensation, nous n'étions pas arrivés à la porte de l'hôtel d'Allemagne que l'impériale de notre véhicule était littéralement noire de *fachini*, qui ne se proposaient rien moins que de nous exploiter. Heureusement nous eumes le bon esprit de nous dépouiller de nos enveloppes, plus ou moins officielles, qui, de peintre, qui, de sculpteur, qui, de rentier. Nous détachâmes nous-mêmes nos malles et à leur grande stupeur nous jouâmes si bien le rôle de porte-faix, qu'ils crurent indubitablement que nous étions des hommes du métier déguisés.

Le lendemain matin Emile et moi, nous sortîmes, littéralement moisissés, de l'entresol où l'on nous avait juchés. Aussi notre première pensée fut-elle de descendre sur la place